

Salon du CAL 2005 (3)

Des confirmations et des interrogations

Tout le monde n'est pas artiste et la réussite n'est pas toujours au rendez-vous

PAR RADU VASILE

«Je réussirai! Le mot du joueur, du grand capitaine, mot fataliste qui perd plus d'hommes qu'il n'en sauve!» Et si Balzac avait raison?

Certes, il est tout à l'honneur du Salon du CAL 2005 de reprendre à son compte les belles phrases qui clament «une chance pour tous», que «personne ne naît artiste» ou encore «essayer n'est pas mourir»; il n'empêche qu'au-delà des slogans tout le monde n'est pas artiste et que la réussite n'est pas toujours au rendez-vous. Ni affaire de persévérance, ni affaire de justice ou d'application, le succès en art, pour n'être pas le fait d'une formule magique, reste tout de même profondément lié au talent, aux circonstances, à la chance, toutes choses qui échappent à la volonté mais dont il faut prendre la mesure.

Il faut bien l'admettre, le Cercle artistique de Luxembourg a bien raté un train lorsqu'il faisait la sourde oreille aux appels d'une modernité qui, refusée une fois, deux, dix fois, a fini par se désintéresser de cette manifestation trop classique ou pas assez attentive aux passagers mais essentiels phénomènes de mode.

Nous avons parlé de Sonja Roef, de Roger Wagner, de Dany Prum et des autres artistes qui méritent le déplacement. Par contre, certains exposants feraient bien de s'interroger sur les relations que leurs œuvres



Frank Jons: «Alvéoles et serpentins»

entretiennent avec le monde contemporain. Dani Neumann, Henri Reitz, Franz Ruf, Georges Hausemer: voici certainement ce qu'on peut considérer comme une peinture intéressante et qui pourtant est loin de remporter le suffrage du public.

Excessive légèreté

Quant aux raisons, elles sont toujours les mêmes, celles que l'on n'aime pas à rappeler mais qui font la différence. On dira dès lors de Henri Reitz, dont l'expérience se résume à une seule autre exposition d'art (au CAL en

2004), qu'il reste trop léger dans son engagement artistique, tout comme Dani Neumann s'enlise dans une abstraction mi-conceptuelle mi-gestuelle où il n'y a plus grand-chose de nouveau à découvrir. Pas assez forts dans leurs compositions ou lancés dans une démarche qui n'est pas pleinement achevée, Franz Ruf et Georges Hausemer sont eux aussi loin de ce détail essentiel qui transforme la perception en conscience artistique.

Heureusement il y a Anna Prajer, un peu sombre certes, avec une peinture en des tonali-

tés de gris qui, pour utiliser un langage «jeune», fait «flipper» mais qui reste une très intéressante vision d'un paysage psychologique. De l'autre côté de l'émotion, c'est vers Frank Jons que l'on se dirige; s'il reste un peu répétitif, il parvient une nouvelle fois à rehausser le moral avec ses compositions mélangeant abstractions semi-organiques et couleurs néo-pop. Toujours intéressants mais guettés par le même danger de répétition, Rafael Springer, Robert Viola et Fränz Dasbourg ou Doris Sander restent égaux à



(Photos: CAL) Dani Neumann: «Kegelabend mit Musik» (xylographie, huile sur toile).

eux-mêmes dans des créations qui peuvent prétendre à la reconnaissance alors que Manette Fusenig, Danielle Grosbusch, Sylvie Karier, Paule Lemmer, Geneviève Ley, Flora Mar, Marc Soisson et Nathalie Zlatnik présentent des œuvres dont on peut se demander comment elles ont pu être admises.

Au foyer du Grand Théâtre de Luxembourg jusqu'au 11 décembre. Tous les jours de 12 à 19 heures, le jeudi jusqu'à 20 heures. Visites guidées les jeudis à 18 et les dimanches à 16 heures.